



Il était une fois... la révolution

Sergio Leone

Lundi 27 mai 2024 à 20h | Auditorium Ardit

ÂGE LÉGAL: 14 ANS/16 ANS

Générique: IT, 1971, Coul., BD, 2h37, vo st fr

Interprétation: Rod Steiger, James Coburn, Romolo Valli

Film un peu maudit et injustement méconnu, c'est le second volet du triptyque consacré par Leone au dézingage des mythes fondateurs américains. Une œuvre d'un pessimisme réjouissant à (re)voir absolument.

Il était une fois la révolution par Anne Des-suant, Télérama

« Il ne faut jamais mélanger un peon (paysan) et un intellectuel pour un idéal. L'intellectuel finit toujours par baiser le peon »¹

Parti de ce présupposé (cynique ?) pour son film *Il était une fois la révolution* (1971), Sergio Leone règle ses comptes avec l'esprit libertaire qui souffle sur l'Italie plus qu'ailleurs, dans ces années post-soixante-huitardes. Instrumentalisé par Sean, un expert en explosifs de l'Armée républicaine irlandaise (IRA) en fuite au Mexique (James Coburn), le détrousseur de diligences Juan Miranda (Rod Steiger) va être pris pour un leader du soulèvement populaire alors que sa seule ambition est de braquer des banques.

Comme Charlot dans *Les Temps modernes* qui ramasse par hasard un drapeau rouge tombé

d'un camion et devient le meneur involontaire d'une manifestation, Juan sera porté à bout de bras par une foule de paysans en délire après avoir, par hasard, délivré des prisonniers politiques enfermés dans le coffre-fort de la banque de Mesa Verde. A défaut d'or, Juan récolte des honneurs... dont il n'a que faire. Sergio Leone place dans la bouche du bandit sa propre définition de la révolution : « Ceux qui savent lire convainquent ceux qui ne savent pas lire qu'il faut un changement pour que les pauvres fassent ce changement. Puis ceux qui savent lire s'assoient autour de tables et parlent et parlent... et mangent et mangent... Et les pauvres ? Ils sont morts. »

Le film est le long chemin d'une double désillusion : celle de Sean qui a fui l'Irlande après avoir été dénoncé par son meilleur ami et qui ne croit plus qu'en la dynamite ; et celle de Juan, bandit sans foi ni loi dont l'insouciance explose après le massacre de sa famille. Entre-temps, il y a eu une drôle de passation de pouvoir entre les deux hommes : Juan a définitivement enlevé tout esprit révolutionnaire chez Sean qui, lui, aura allumé une étincelle de révolte sociale dans l'esprit vengeur du peon : « Quand l'Irlandais donne la conscience au Mexicain, il en fait un homme perdu à jamais. »

Et quand Sean jette dans la boue son livre de

Bakounine, ce geste est pour Leone « la marque de toutes mes désillusions en matière de révolution. Les hommes de ma génération ont entendu trop de promesses. Ils avaient des rêves. Il ne leur reste que des regrets. Voilà pourquoi la révolution mexicaine de 1913 est mon prétexte pour faire dire “Qui dit révolution dit confusion”. »

Mais le film n'est pas que sinistre... Il est aussi d'un pessimisme réjouissant ! C'est le deuxième volet d'une nouvelle trilogie (après celle du dollar) commencée avec *Il était une fois dans l'Ouest* et que Sergio Leone consacre à son mythe personnel, l'Amérique. Ce sera aussi son dernier western : il y remplace déjà les chevaux par des motos et une scène de duel annoncée par une scène de sexe triviale. Fidèle à lui-même, Leone dézingue cette fois son propre cinéma dans lequel on commençait à l'enfermer.

Inventeur et chef de file du western spaghetti ? Il y met fin, ne revendiquant aucune paternité : « Hélas ! En Italie, le succès du genre eut des conséquences désastreuses. Le jour où je vis les premiers Trinita, je me suis mis à douter de ma santé mentale... J'étais très inquiet. On m'avait désigné comme le père du genre ! Je n'avais eu que des enfants tarés. Aucun ne pouvait être légitime. De quoi être écœuré... »

Génie du plan séquence et du montage alterné ? Cette fois plus que jamais, Leone met ses obsessions stylistiques au service d'un discours très politique, dans des scènes spectaculaires et virtuoses. Ainsi ce long travelling sur les exécutions de révolutionnaires dans

des fosses communes : « Le Mexique est devenu un prétexte pour évoquer les guerres et les révolutions. Dans certaines séquences, je démarque les événements d'autres lieux et d'autres temps : la fuite du roi un 8 septembre... Les fossés de Dachau et de Mauthausen... Ce sont tous des signes effrayants et touchants qui désignent toutes les guerres et toutes les révolutions. La révolution mexicaine n'est qu'un symbole. »

Fiche filmique proposée par Giulia Comandini, comité du Ciné-club

1 Toutes les citations de Sergio Leone sont extraites du livre truculent de Noël Simsolo *Conversation avec Sergio Leone*. Petite bibliothèque des Cahiers du cinéma.

Source: <https://www.telerama.fr/television/le-film-du-dimanche-soir-il-etait-une-fois-la-revolution,-le-dernier-western-de-sergio-leone,n5353413.php>

Le comité du Ciné-club établit la programmation, rédige les articles de la revue, les fiches filmiques et présente les films. Pour le rejoindre, écrire à cineclub@unige.ch

Prochaine séance:

***L'encerclement — La démocratie dans les rets du néolibéralisme* (Richard Brouillette, 2008)**

Le 03 juin à 20h | Auditorium Ardit

